

## Recherches sociographiques



*Écrits du Canada français*, 20, 21, 22

Jean-Charles Falardeau

Volume 8, numéro 2, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055368ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055368ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Falardeau, J.-C. (1967). Compte rendu de [*Écrits du Canada français*, 20, 21, 22]. *Recherches sociographiques*, 8(2), 247–248. <https://doi.org/10.7202/055368ar>

*Écrits du Canada français*, 20, 21, 22, Montréal, 1965-1966, 291 p., 254 p., 267 p.

Parlons de nouveau de ces *Écrits*, témoins et expressions de notre littérature en intense devenir. En deux ans (voir *Recherches sociographiques*, VI, 1, 91-92), trois nouveaux volumes ont paru, chacun découpé selon les rubriques maintenant familières : théâtre, poésie, nouvelles, essais.

Je souligne immédiatement l'initiative originale du volume 21 que l'on a tout entier constitué de textes soumis et primés au sixième concours des « jeunes auteurs » de Radio-Canada. Chacun de ces concours, rappelle Alec Pelletier dans sa *Préface*, a témoigné d'une préoccupation dominante, d'une tendance, d'une influence. Celui-ci révèle l'ascendant des chansonniers sur les jeunes poètes, l'obsession de l'amour, du temps et de la mort chez les jeunes dramaturges. On ne peut être inattentif à ces voix intimes ou charmantes, toutes franches, quelquefois jusqu'à l'expression de profonds drames personnels. Un tel concours et de telles œuvres eussent été impensables il y a vingt ans. Voyons-y un progrès dans l'acte de nous dire. Retenons aussi le nom d'un jeune dramaturge, Yves Hébert (*Les enfants*, *Le rôle*), dont nous entendrons sûrement parler.

Les treize textes inédits que présente le volume 20 proviennent de toutes les zones de l'imagination et du lyrisme. Plusieurs s'imposent par leur thématique, par leur écriture et, s'il s'agit des essais, par la densité de la pensée. J'en retiens quatre. D'abord celle poétique de Françoise Loranger, *Georges... oh ! Georges*, créée en 1958 à Radio-Canada sous le titre de *Jour après jour*, mettant en scène trois filles et leur mère qui vivent comme des sangsues dans leur aquarium domestique. Une même morsure incessamment ravivée par la mère paralyse les filles et les condamne à l'incapacité de s'affranchir et de vivre. Saisissante illustration de l'un des traits « russes » de notre littérature auxquels il faudra bientôt s'intéresser davantage. De Louise Maheux-Forcier, un étrange récit, *Tryptique*, pousse à la limite le talent stylistique déjà manifeste dans *Amadou* et *L'île joyeuse* : la narratrice tente d'exorciser, par l'évocation d'un « double » masculin, une exaspération de l'ambiguïté et du désir que l'écriture lui renvoie, plus troublante encore, à peine conjurée par la catharsis verbale.

Du côté des essais, André Berthiaume expose avec intelligence une exégèse de *Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe, « une poésie de l'homme pour l'homme... une poésie qui est le reflet fidèle d'une naissance collective et participe étroitement à l'angoisse identifiante du Québécois » (pp. 271-272). De Fernand Ouellette enfin, *Sören Kierkegaard, le passionné* reconstitue un portrait psychologique et intellectuel du tragique Danois à l'aide de documents autobiographiques et de quelques études qui font autorité (Jean Wahl, Marguerite Grimault). Le théologien de l'existentialisme fut catastrophé dès le principe de son existence par le sentiment d'une malédiction divine héritée de son père, entretenue par son père. Il se savait néanmoins génie, « un poète du religieux génial » (p. 286). « L'acuité dialectique... la force primitive » (p. 286) dont il se vante lui-même sans détours ne pouvaient qu'être causes d'irritation et de scandale pour la bourgeoisie de son milieu. Celle-ci le ridiculisa et cette épreuve qui le rapprochait de Job « confirmait l'authenticité de son destin » (pp. 286-287). Pathétique cheminement d'un esprit torturé qui, faisant comme s'il se situait lui-même en dehors du christianisme, a ambitionné selon la formule de Jean Wahl « de décrire le christianisme de façon telle que toute tentation de le supprimer soit vaincue » (p. 287). Quoique son influence ait été moindre que celle de Marx, « il faudra bien un jour, écrit Ouellette, que Marx et Kierkegaard se rencontrent » (p. 291) : l'un a été le philosophe de la sociabilité ; l'autre, celui de l'individualité et de la subjectivité (*ibid.*). « C'est la tâche des hommes d'aujourd'hui de vivre en eux la tension de ces deux caractères fondamentaux de l'homme » (*ibid.*).

Le volume 22 offre d'abord le scénario d'Alec Pelletier pour le film tourné en 1964 par l'Office national du film, *Le festin des morts*, dont le bref destin public est assez inexplicite.

cable. L'histoire, manifestement inspirée par les *Relations* des Jésuites en est toute simple : un jeune Jésuite transplanté de France en Huronie au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle est incapable, malgré l'épuisante ardeur de son zèle, de pénétrer dans la nuit des Indiens malheureux et vindicatifs qu'il doit évangéliser. Le film était d'une puissance envoûtante, quelquefois crispante. Le scénario, laissé à lui seul, pourrait n'être qu'un squelette. Même sans les images, il recèle cependant une vertu incantatoire : la vertu d'un récit épique entrecoupé par les monologues intérieurs d'un prêtre chez qui on ne peut s'empêcher de reconnaître certaines ressemblances avec l'une ou l'autre des impérissables figures bernanosiennes.

Le contraste est plus que paradoxal entre ce scénario et la pièce en un acte de Jacques Languirand qui lui fait immédiatement suite, *Les cloisons*. Un homme et une femme monologuent de part et d'autre d'une cloison séparant deux chambres : ahurissante dramatisation de l'échec de Narcisse !

Un essai d'André Brochu propose de nouvelles voies d'analyse des «Thèmes et structures de *Bonheur d'occasion*». Le début est prometteur. L'analyse est menée avec minutie. L'ensemble ne laisse pas de décevoir beaucoup. André Brochu ambitionne de «renouveler l'interprétation de ce roman» (p. 167), mais il préfère délibérément ne pas expliciter la méthode qu'il utilise (pp. 165-166) en vue de dégager «quelques orientations essentielles» du roman de Gabrielle Roy. Ce qui, en définitive, fait l'objet de sa recherche, c'est un peu la structure du temps, beaucoup celle de l'espace, aussi la structure des relations entre personnages et celle de certains éléments symboliques. Outre qu'il exagère, à mon sens, l'importance de ce qu'il croit être un symbolisme latent du cercle et de la droite, ses analyses partielles manquent d'un fil conducteur qui eût permis de les reconstituer en une totalité signifiante.

Peut-être le texte le plus attachant de tout ce volume est-il celui de Rossel Vien sur «La correspondance de Sara Riel». Il s'agit bien de la sœur cadette du leader rebelle de la Rivière-Rouge. Quelques mois après que celui-ci eût quitté le collège, en mars 1865, Sara âgée de dix-huit ans entrait au noviciat des Sœurs Grises. Elle devait mourir en 1883, à l'âge de trente-cinq ans, au poste du Lac à la Crosse, «purgatoire volontaire et glacé» (p. 245), où elle avait accepté de s'exiler en 1871 «afin de s'éloigner de sa famille qu'elle regardait comme un obstacle à sa perfection religieuse» (p. 251). C'était deux ans avant le procès et la fin tragique de son aîné prestigieux à qui elle avait voué depuis l'enfance plus qu'une affection aveugle, un culte. Les quelques lettres citées et commentées permettent seulement d'entrevoir des traits tour à tour maternels, fiévreux, simplistes et exaltés de la jeune religieuse engagée jusqu'à l'épuisement physique dans les tâches de son état et qui demeure pourtant préoccupée par les soucis de sa famille comme si elle en était encore entourée. Ces lettres ouvrent des perspectives plus saisissantes encore, sur la mentalité, les espoirs, les déboires des Métis et des pionniers français de l'Ouest canadien durant le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles donnent le goût d'en savoir davantage, par l'intérieur, sur ces anonymes colonisateurs qui tentèrent, à leur façon qui fut héroïque, de se cramponner à un destin dans lequel ils avaient foi.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,  
Université Laval.*

*Les Juifs et la communauté française*, premier cahier du Cercle juif de langue française, Montréal, Les Éditions du Jour, 1965, 136 p. ; *Juifs et Canadiens*, deuxième cahier du Cercle juif de langue française, Montréal, Les Éditions du Jour, 1967, 132 p. ; ouvrages publiés sous la direction de Naïm KATTAN.

Je ne puis m'empêcher d'évoquer la phrase par laquelle le directeur de cette nouvelle collection de cahiers, Naïm Kattan, concluait le récit de l'odyssée qui l'avait amené d'Europe